

L'HISTOIRE DE SAINTE MARGUERITE D'YOUVILLE

1701 Naissance à Varennes

Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais naît à Varennes au Québec, le 15 octobre 1701, où elle vit une enfance heureuse. Son père, Christophe Dufrost de la Gemberais, est capitaine des troupes de la Marine. Sa mère, Marie-Renée, est la fille du premier seigneur, René Gaultier de Varennes. La famille de Marguerite est membre de la petite noblesse de Nouvelle-France.

La famille de Marie-Marguerite Dufrost de la Gemberais

Christophe Dufrost de la Gemberais, un soldat français né à Médréac en Bretagne, est passé en Nouvelle-France en 1687, comme garde dans les troupes de la Marine. Se distinguant dans les missions qu'on lui confie, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie militaire.

À Varennes, le 18 janvier 1701, devenu lieutenant, il épouse Marie-Renée, fille de René Gaultier, seigneur de Varennes et gouverneur de Trois-Rivières. Au contrat de mariage, la mariée apporte en dot un lopin de terre contigu à la petite chapelle de Varennes qui accueillera, la même année, leur premier enfant, Marie-Marguerite, ainsi qu'en témoigne le registre des baptêmes de la paroisse Sainte-Anne de Varennes.

« Le seizième jour du mois d'octobre de l'année mil sept cent un par F. Guillaume Bulteau à ce sub délégué, a été baptisée Marie Marguerite fille de Christophe Dufrost Écuyer Sieur de la Jemmerais, Lieutenant dans les troupes, et de Damoiselle Renée Gaultier de Varennes, sa femme, née le jour précédent, le parrain a été Jacques René Gaultier de Varennes et la marraine Marie Marguerite Gaultier de Varennes lesquels ont signé . »

Marie-Marguerite est l'aînée d'une famille de six enfants. Ses frères Charles et Joseph deviendront prêtres tandis que Christophe accompagnera son oncle Pierre Gaultier de Varennes et de la Vérendrye, dans ses expéditions dans l'Ouest canadien. Ses sœurs Marie-Clémence et Marie-Louise épouseront respectivement Pierre Gamelin Maugras et Ignace Gamelin, des marchands montréalais.

Marguerite descend par sa mère d'une famille illustre dans l'histoire du Canada. Son arrière-grand-père Pierre Boucher (1622-1717) a été le deuxième canadien à recevoir des lettres de noblesse de Louis XIV ainsi que la seigneurie de Boucherville en récompense des immenses services rendus à la colonie comme interprète, linguiste, écrivain, ambassadeur et juge royal. Estimé de ses contemporains et père d'une famille nombreuse, il meurt à l'âge de 95 ans et laisse à sa famille un testament spirituel que les siens reliront à chaque année. Marguerite avait alors seize ans et avait pu assimiler les paroles de ce patriarche:

« Je vous recommande la paix, l'union et la concorde entre vous... Aimez-vous les uns les autres, le tout, dans la vue de Dieu.... Ayez confiance en sa bonté et il vous donnera ce qui vous est nécessaire... Vivez dans sa crainte et il aura soin de vous. Dieu aura soin de vous et il vous servira de Père ».

1708 Une famille appauvrie

Le décès du père de Marguerite en 1708 plonge la famille dans le dénuement. La pension du Roi accordée aux veuves d'officiers est irrégulière. Marie-Renée Gaultier de Varennes et ses six enfants doivent recevoir l'aide de la famille élargie, dont probablement le patriarche Pierre Boucher. Toute sa vie, Marguerite va être sensible à la détresse liée à la pauvreté.

1712 Les études aux Ursulines

En août 1712, Marguerite entre au pensionnat des Ursulines à Québec pour faire ses études. Elle y étudie pendant deux ans et fait sa première communion. Elle laisse le souvenir d'une élève intelligente et de bon jugement.

Marguerite aux Ursulines



La première communion chez les Ursulines
Sœur Flore Barette, s.g.m. 1951
ASGM Communion 1714

1720 Une jeune femme accomplie

De retour à Varennes, elle aide sa mère aux travaux domestiques et s'occupe « à gagner de quoi faire subsister ses frères et sœurs ». L'art de la couture et de la broderie appris au couvent va permettre à la famille de subsister. Ses frères et sœurs conserveront d'ailleurs toute leur vie la vive affection que leur grande sœur leur a inspirée au cours des années difficiles de leur enfance.

Le remariage de sa mère avec un jeune médecin irlandais, Timothy Sullivan, immigré de la Nouvelle-Angleterre, est considéré comme une mésalliance par la bonne société de Varennes et ruine le projet de mariage de Marguerite avec Louis-Hector Piot de Langloiserie. La famille déménage à Montréal en 1721.

1722 Un grand mariage

Gracieuse jeune fille de 20 ans, Marguerite se marie avec François Youville de la Découverte en août 1722. Le gouverneur de Vaudreuil et toute l'élite de Montréal assistent à ce beau mariage qui s'avère malheureux à cause des activités de contrebande de son mari.

François Youville de la Découverte

Sur son contrat de mariage, François signe François Youville de la Découverte. Le père de François, Pierre You, a été le compagnon de Robert Cavalier de la Salle lors de la découverte du Mississippi et l'annexion de la Louisiane, d'où son titre de sieur de La Découverte, accordé par Louis XIV. Il laisse à ses deux fils Philippe et François un commerce aux pratiques douteuses sur l'Île aux Tourtes, près de Vaudreuil. L'on y contrôle le passage des fourrures venant de l'Ouest, privant ainsi les marchands de Montréal de ces précieux arrivages et l'on y vend de l'eau-de-vie aux Amérindiens. Ce commerce est connu des marchands de Montréal qui se plaignent âprement de François Youville auprès des autorités de la Colonie.

1727 Une femme abandonnée

À la suite de son père, François s'adonne au commerce illicite de l'eau-de-vie auprès des Amérindiens. François s'absente souvent laissant son épouse seule à la maison avec une belle-mère acariâtre. La réputation de Marguerite est ternie. L'opinion publique se dresse contre eux et les premières années de mariage de Marguerite en sont assombries. Elle met au monde six enfants en huit ans et perd quatre enfants en bas âge. Deux garçons, François et Charles vont devenir prêtres.

Les enfants de Marguerite d'Youville

Timothée (1723)

François Youville (1724-1778)

François quitte sa mère à l'automne 1737 pour le Petit Séminaire de Québec tandis que Marguerite aménage avec ses trois compagnes à la Maison Le Verrier à Montréal. Il sera curé à la paroisse de Saint-Ours et ensuite à Sainte-Rose (Laval). François Youville finit ses jours à l'Hôpital Général.

Ursule (1725–1726)

Louise (1726–1727)

La petite Louise est enterrée à Pointe-Claire sur l'île de Montréal, ce qui laisse à penser que Marguerite a peut-être suivi son mari à quelques reprises à la pointe de l'île.

Charles Dufrost (1729–1790)

Charles vit avec sa mère jusqu'en 1742, année où il part à Québec pour entrer au Séminaire. Devenu prêtre, il sera curé à la paroisse de la Pointe-Lévy à Québec et ensuite à la paroisse Sainte-Famille de Boucherville. Charles devient le premier biographe de sa mère en écrivant en 1772, *Vie de madame d'Youville, fondatrice des Sœurs de la Charité, à Montréal*. Il porte le nom de famille Dufrost, ce qui le distingue de son frère François Youville.

Ignace (1731)

1730 Décès de François Youville

François Youville meurt d'une pleurésie à l'âge de 30 ans. Il ne laisse que des dettes. Marguerite doit refuser la succession. Pour assurer sa subsistance et celle de ses deux jeunes garçons, elle ouvre un petit commerce de vente au détail.

Charles nous dit, dans la biographie de sa mère rédigée en 1772, que les difficultés et les épreuves rencontrées par Marguerite dans son mariage lui firent verser des larmes amères et que « la bonté de son cœur était telle que toute l'indifférence et la dureté de son mari pour elle ne l'empêchèrent point d'être extrêmement affligée de sa mort ». Elle a certainement souffert de cette situation car elle écrit à sa nièce beaucoup plus tard :

« Y a-t-il du bonheur dans la vie au-dessus d'un ménage uni; tous les biens du monde n'en approchent pas. Je remercie Dieu de la grâce qu'il vous fait. »

1737 Une dame charitable

Marguerite cherche du réconfort dans sa foi chrétienne et trouve en Gabriel du Lescôat, p.s.s., un prêtre de la paroisse Notre-Dame, un guide spirituel qui l'amène vers une piété éclairée par la confiance en un Dieu Père. Cette confiance lui donne la force d'aller vers les autres, au lieu de se replier sur elle-même. En 1727, elle entre dans la Confrérie des Dames de la Sainte-Famille. Par la suite, le Père Louis Normant de Faradon, p.s.s. devient son conseiller spirituel.

Avec une amie, Louise Thaumur de la Source et deux autres compagnes, Catherine Cusson et Catherine Demers, elle prononce le 31 décembre 1737 des vœux privés avec l'intention de se consacrer pour toujours aux pauvres. La bonne société de Montréal et certains membres de sa famille voient d'un mauvais œil cette association de femmes qui entendent vivre en communauté et consacrer leurs vies aux démunis en subsistant par le

fruit de leur travail.

Ce choix de vie dérange puisque les normes sociales du temps veulent qu'une femme soit ou mariée ou au couvent. De plus, pousser la dévotion jusqu'à être en contact avec les miséreux offusque le bon goût de la bourgeoisie à laquelle Marguerite appartient.

La Confrérie des Dames de la Sainte-Famille

La dévotion à la Sainte-Famille est une source de piété très populaire en Nouvelle-France. Cette association remonte à la fondation de Montréal et connaît un grand essor sous l'influence de Mgr François de Laval. De nombreuses femmes laïques de toutes conditions s'y engagent. Elles y trouvent une spiritualité assez austère proposant la Sainte Famille comme modèle. Marguerite en sera un membre reconnu puisqu'elle y occupera successivement les rôles de conseillère, de supérieure et de formatrice des nouveaux membres.

La lecture fréquente du *Manuel de la solide dévotion à la Sainte Famille* leur est recommandée ainsi que les visites aux pauvres.

Gabriel du Lescôat, prêtre de Saint-Sulpice

Les prêtres de Saint-Sulpice, arrivés en 1657, sont responsables de la paroisse Notre-Dame. Leur supérieur est aussi seigneur de Montréal. M. du Lescôat est le confesseur, on peut dire le conseiller spirituel de Marguerite. Il connaît la charité, les compétences et le dévouement de la jeune veuve Youville envers les pauvres. Entre autres, les Sulpiciens cherchent une solution viable pour le fonctionnement de l'Hôpital Général des Frères Charon qui s'occupe des pauvres de la ville. Marguerite, une femme instruite pour l'époque, leur apparaît certainement comme la personne toute désignée pour prendre l'hôpital en charge, ce qui fait dire à M. du Lescôat : « Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande œuvre, vous relèverez une maison sur son déclin. »

1745 Un engagement définitif

Les vœux des quatre associées contractés le 31 décembre 1737 sont renouvelés deux jours après l'incendie de la maison Le Verrier en janvier 1745. Voyant un signe de Dieu, Marguerite affirme : « Nous avons un peu trop nos aises, désormais, nous vivrons plus en commun et plus pauvrement. »

1747 Une femme affaiblie mais courageuse

En 1747, l'Hôpital Général qui recueille les pauvres à Montréal est dans un état lamentable. Les Sulpiciens réalisent enfin leur souhait de confier l'administration de l'institution à Marguerite Lajemmerais, veuve Youville.

Fatiguée et malade, Marguerite qui a longuement souffert à un genou devient provisoirement directrice de l'Hôpital Général. Elle y arrive alitée dans une charrette, le 7 octobre 1747. Pendant les années qui suivent, Marguerite et ses compagnes rénovent la bâtisse, ensemencent les jardins et accueillent les hommes et les femmes âgés, les infirmes et les handicapés mentaux.

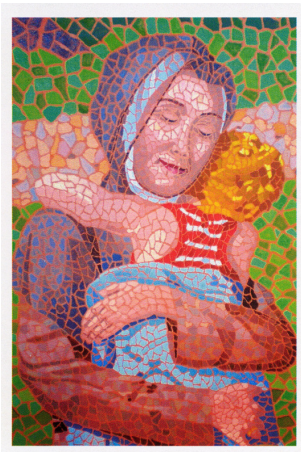
1750 La querelle avec l'Intendant Bigot

En 1750, l'intendant Bigot émet une ordonnance qui stipule que l'Hôpital Général de Montréal doit fermer ses portes et ses bénéficiaires être transférés à Québec. Cela provoque une onde de choc dans la population montréalaise qui commence à reconnaître l'œuvre de la veuve Youville et s'insurge qu'on veuille dépouiller les pauvres de Montréal. S'ensuit une longue querelle épistolaire où Marguerite défend son hôpital avec beaucoup d'intelligence et de détermination. Rien n'y fait, le déménagement des biens de l'hôpital est ordonné.

Les Sulpiciens, appuyés auprès de la Cour par leur supérieur de Paris, jouent alors leur dernière carte. Ils ressortent une clause des lettres d'incorporation de l'Hôpital en 1692 qui stipule qu'en cas de fermeture, le terrain et toutes les dépendances de l'institution doivent revenir au séminaire des Sulpiciens de Montréal. Bigot doit s'avouer vaincu, Marguerite a gagné la bataille.

1755 Une femme dévouée

Marguerite et ses compagnes se dévouent aux soins de tous les démunis sans distinction de sexe, ni même de race. On héberge les soldats français et anglais blessés, les filles «tombées» sont gardées en isolement sous les combles. Elles recueillent aussi les enfants trouvés. On dit bientôt : « Allez chez les Sœurs Grises, elles ne refusent jamais rien. »



1763 Marguerite et la Conquête anglaise

La guerre de Conquête est une période dramatique. Elle entraîne beaucoup de misères à Montréal. Marguerite d'Youville et ses compagnes tentent de répondre aux besoins alors que la disette règne dans tout le pays. La population vit dans le désarroi. Les enfants souffrent particulièrement. En marchant avec une compagne, Marguerite trouve un bébé poignardé dans l'eau froide de la rivière Saint-Pierre. Elle décide d'entreprendre l'œuvre des enfants trouvés.

Pendant cette guerre, Marguerite se fait encore remarquer en se montrant magnanime. Elle soigne et protège les blessés des deux camps. Toutefois, l'abandon de la France pèse lourd sur les finances de l'institution qui a fourni l'équipement de l'armée du Roi à crédit. Elle écrit : « En voilà bien à la fois: perdre son Roi, sa Patrie, son bien. »

Par ses lettres, on apprend aussi que Marguerite vit une grande tristesse, celle de perdre des membres de sa famille, dont sa nièce Josephthe Gamelin qui quitte le pays suite à la Conquête britannique. Elle termine une lettre ainsi : « Je finis : mes larmes m'aveuglent. »

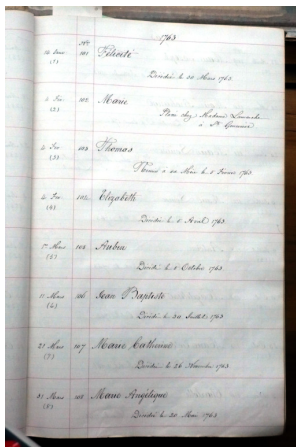
L'Œuvre des enfants trouvés

L'Œuvre des enfants trouvés a été initiée par Marguerite d'Youville à partir de 1754. Elle fait partie de la mission des Sœurs Grises depuis ce temps. La Crèche d'Youville a longtemps été intégrée dans les murs de l'Hôpital Général, puis à la Maison mère. En 1918, l'orphelinat et la crèche sont déménagés de la Maison mère à la Côte-de-Liesse. Pendant toutes ces années, les Sœurs Grises ont recueilli, logé, nourri et éduqué des enfants, soit abandonnés, soit en difficulté, afin de leur permettre de devenir d'honnêtes citoyens. La crèche a fermé ses portes en 1972.

En 1966, parallèlement aux activités de Crèche d'Youville, les Sœurs Grises, en collaboration avec la Société d'adoption et de protection de l'enfance, mettent sur pied un nouveau type d'hébergement, les Maisons Familiales d'Youville. Elles ont pour but de fournir un milieu familial convivial loin de la structure de l'institution. Les Maisons familiales d'Youville seront dirigées jusqu'en 1997 par Sœur Thérèse Paradis, une femme fortement impliquée dans le service de l'aide à l'enfance.



Crèche d'Youville
ASGM L002



Registre des enfants trouvés, 1763
ASGM L002-H, 4,79

En ces temps de guerre, les enfants abandonnés sont nombreux. Seulement dans les derniers mois de l'année 1760, dix-sept enfants sont reçus à l'hôpital et trente l'année suivante. À la mort de Mme d'Youville, 318 enfants ont été inscrits au registre. La plupart décèdent en bas âge.

1765 La femme d'affaires

Petite-fille de seigneur, Marguerite acquiert la seigneurie de Châteauguay d'une de ses pensionnaires, Marie-Anne de Lanoue, dont la famille est retournée en France. Elle voit les possibilités de développement pour son œuvre. Pour assurer la subsistance de son monde, Marguerite fait travailler les pensionnaires qui en sont capables. On cultive les terres, on plante des pommiers et on vend les produits de la ferme. Marguerite instaure un

service de bateau-passeur entre Longueuil et Montréal.

Marguerite d'Youville aime se rendre à Châteauguay où elle fait le catéchisme aux enfants. Vers 1850, un vieillard confie à une des sœurs : « C'était la Mère Youville qui nous faisait le catéchisme. Quand nous avons été sages, elle nous récompensait ».

La Mère Youville à Châteauguay



Mère d'Youville enseignant le catéchisme à Châteauguay en 1766
Sœur Flore Barette, s.g.m. 1942
Collection des Soeurs Grises de Montréal 1974.A.092

1771 Décès d'une femme exceptionnelle

Marie Marguerite Lajemmerais veuve Youville décède le 23 décembre 1771. Elle laisse le souvenir d'une femme exceptionnelle guidée par une spiritualité profonde et une grande sensibilité à la misère humaine.

Son testament spirituel a traversé les siècles :

« Mes chères sœurs, soyez constamment fidèles aux devoirs de l'état que vous avez embrassé. Marchez toujours dans les voies de la régularité, de l'obéissance et de la mortification; mais surtout, faites en sorte que l'union la plus parfaite règne parmi vous ».
Paroles de Mère d'Youville le 14 décembre 1771

1847 Étapes de la canonisation

En 1847, cent ans après l'entrée de Marguerite d'Youville à l'Hôpital Général, le Conseil de la communauté décide d'exhumer les restes mortels de la vénérée fondatrice. Un sulpicien de Paris en visite pastorale à Montréal, Étienne-Michel Faillon, impressionné par le caractère exceptionnel de la vie de Marguerite d'Youville et la vivacité de son œuvre, écrit sa biographie et s'implique dans la cause de sa canonisation. C'est lui qui lui décerne le titre de « Femme forte de l'Amérique ». Les démarches auprès du Vatican vont durer un siècle.

Étapes de la canonisation

28 avril 1890

Suite à la renommée croissante de sainteté de Marguerite d'Youville et aux recherches biographiques et théologiques de Monsieur Faillon, le Pape Léon XIII introduit la cause de canonisation et la reconnaît comme vénérable.

1901

Léon XIII prononce un décret de renom de sainteté.

1955

Pie XII signe un décret déclarant que Marguerite d'Youville a pratiqué les vertus d'une manière héroïque.

1957

Le Vatican reconnaît deux cas de guérison miraculeuse, un de tuberculose et un autre de cécité.

3 mai 1959

Jean XXIII déclare Marguerite d'Youville bienheureuse et lui donne le titre de Mère à la Charité universelle, selon l'expression de son fils, Charles Dufrost.

« Sa maison était ouverte à tous ceux qui souffraient de pauvreté, de maladie ou d'autres nécessités, sans faire de différence d'âge, de nationalité, de sexe ou de religion; car Marguerite n'entendait mettre aucune limite à sa charité. Déversant sur tous les trésors d'un amour surnaturel, elle mérita le titre de Mère à la Charité universelle. » Sa Sainteté le Pape Jean XXIII, Décret de Béatification, 3 mai 1959

9 décembre 1990

Jean Paul II procède à la canonisation de Marguerite d'Youville.

9 décembre 2010

Les restes mortels de sainte Marguerite d'Youville sont déposés dans une chapelle qui lui est dédiée à l'intérieur de la Basilique Sainte-Anne de Varennes.



Chapelle Sainte-Marguerite-d'Youville dans la Basilique Sainte-Anne de Varennes